

et d'origine anglaises qui, délibérément, ne voulut tenir compte, ni de la puissance du réveil de l'esprit national en Turquie, ni d'autre part de l'effort limité que pouvait fournir un pays déjà fatigué comme l'était la Grèce. Ce fut une tâche écrasante qu'on voulut faire porter à ses épaules. C'était peut-être beaucoup demander à la Grèce moderne.

On comprend dès lors que les ennemis politiques de M. Venizelos, ceux que son incontestable supériorité mettait dans l'ombre depuis si longtemps, trouvèrent une matière électorale admirablement préparée. Ils ne se firent pas faute d'en profiter, on sait avec quel succès.

Ils exploitèrent entre autres l'indiscutable popularité du roi Constantin. Ils rappelèrent au peuple que c'était la volonté de l'étranger qui avait ramené à Athènes le dictateur (c'est ainsi qu'ils désignaient M. Venizelos quand ils ne l'appelaient pas tout simplement le tyran), en même temps qu'elle chassait de Grèce contre le gré du peuple le souverain national. Par là, ils flattaient le sentiment xénophobe qui vit toujours au fond de l'âme des petits peuples et qui n'est qu'une forme un peu aigüe d'une assez légitime susceptibilité nationale. D'autre part ils savaient que, quoique momentanément éloigné, Constantin n'était pas oublié de ses sujets. On se demandera peut-être à quoi peut tenir la popularité de ce souverain très distant et très froid, assez gourmé d'allure, qui n'avait rien de la bonne grâce de son père, d'un physique assez pauvre et d'un visage plutôt ingrat, dont la vie militaire avait justement commencé par une dérobade, et qui depuis n'avait guère fait montre soit de talent militaire, soit d'intelligence politique : on se le demandera sans trouver facilement une réponse plausible. Il n'y a ici qu'à constater. D'ailleurs, au fond, la véritable popularité n'est-elle pas celle qui justement ne s'explique pas, la popularité de la barbe blonde et du cheval noir ? L'amour des peuples a, lui aussi, des raisons que la raison ne connaît pas. En tout cas le peuple grec n'a cessé de donner au roi Constantin d'indéniables preuves de son attachement, et la douloureuse inquiétude qui étreignit la Grèce quand, en 1915, il se trouva, à la suite d'une pleurésie, en danger de mort était d'une sincérité incontestable. La mort du roi Alexandre avait amené M. Venizelos à prendre position nettement. « Constantin ou moi ! » dit-il au corps électoral.